

## CHASSEURS

Larry ouvrit les yeux. Et les referma.

La forte luminosité qui entrait par le hublot l'avait aveuglé. L'avion de la MIAT en provenance de Moscou venait de se poser. Il se sentit tout à coup épuisé par le voyage. Trop d'alcool, peut-être.

Après bien des contretemps, leur projet de chasse en Mongolie allait enfin aboutir. Aussi, avec son copain Ted, avaient-ils fêté l'événement en carburant – depuis le décollage à New York jusqu'à l'atterrissage à Oulan Bator, escale en Russie comprise –, tantôt au champagne, tantôt au whisky, quand ce n'était pas à la vodka.

Larry se massa les tempes et sourit d'un air polisson à la mignonne hôtesse au regard bridé. Il lui aurait bien dit deux mots mais, durant tout le vol, à en juger par la nature de ses prévenances, elle avait plutôt paru le considérer comme son arrière-grand-père. Résigné, Larry soupira et la salua avec bonhomie, tandis qu'il s'engageait sur la passerelle.

L'aéroport international Buyant-Ukhaa – le seul du pays qui eût, leur avait dit un Russe grincheux, une piste goudronnée – parut un peu petit à leurs yeux d'Américains bon teint, mais leur attention fut vite attirée par la délégation venue les accueillir, dont certains membres – les plus jeunes, donc les moins importants – agitaient mécaniquement de petits drapeaux étoilés.

Larry et Ted ne pouvaient ignorer que, malgré les restrictions causées par la protection des espèces en danger, les chasseurs étrangers représentaient pour les Mongols une ressource non négligeable. Ils se virent donc gratifiés, puis bientôt embarrassés, de multiples écharpes blanches de bienvenue. La scène rappelait ces images populaires de facture naïve, vivement coloriées, mises à l'honneur pendant l'ère soviétique. Les arrivants ne s'en rendaient pas forcément compte, frappés et éblouis qu'ils étaient par la variété des couleurs autour d'eux. D'un blanc éclatant les dentures, d'un bleu lumineux le ciel, de tous les tons, criards ou éteints, les tuniques ceinturées, d'un noir profond les costumes des officiels.

La presse locale avait d'autant moins manqué le rendez-vous que l'on attendait d'autres visiteurs de marque et, du coup, les photographes mitraillaient sans merci tous les voyageurs étrangers. Ravis de cet accueil inattendu, les Américains saluaient de la main, comme ils l'avaient vu faire à la télévision aux chefs d'Etat en visite. S'ils avaient été moins candides, ou moins englués dans le piège de l'hospitalité affichée, ils auraient perçu cette condescendance légère que témoigne le Mongol à ces pourvoyeurs de devises qui se prennent pour des chasseurs, alors qu'ils bafouent les règles les plus élémentaires de la chasse, la vraie.

Larry et son compagnon avaient de quoi être satisfaits : Tsering, leur interprète, parlait parfaitement leur langue, avec même une pointe d'accent américain, et le jeune homme se faisait un plaisir de leur signaler tous les centres d'intérêt. Si bien qu'ils trouvèrent plaisant le trajet d'une quinzaine de kilomètres jusqu'au centre d'Oulan Bator. Comme si l'on attendait d'eux l'admiration systématique éprouvée spontanément par les Mongols pour les cours d'eau, les montagnes et les forêts, on les arrêta sur le pont enjambant la Tuula, une rivière transparente

au vaste lit, dont ils apprirent que les récentes sécheresses avaient amenuisé l'eau de façon alarmante.

La limousine fatiguée mais spacieuse s'engagea dans une large avenue bordée de cités grises. Ils laissèrent sur la droite un immense complexe sportif, passèrent encore un pont sur une rivière plus étroite, aux eaux troubles celles-là, et entrèrent dans la ville en longeant un grand parc touffu qui fleurait bon l'herbe coupée. Le chauffeur ralentit à nouveau : les toits de tuiles vertes émaillées d'un monastère dont ils ne saisirent pas bien le nom brillaient au soleil et, au-delà, on avait une vue surprenante sur des collines recouvertes de ronds blancs étincelants, des yourtes en quantité. Le chauffeur dit quelque chose en les regardant dans le rétroviseur, que l'interprète traduisit par « voie lactée ». Ils crurent comprendre que ces myriades de points brillants leur évoquaient un ciel étoilé. Quand Tsering ajouta qu'un poète contemporain les voyait, lui, comme des perles brodées sur de la soie verte, cette autre comparaison leur plut aussi, mais ils avaient maintenant hâte de voir leurs chambres.

Ils arrivèrent peu après sur le grand square flanqué d'un opéra et de plusieurs musées, sur lequel donnait l'arrière de leur hôtel. Ce n'était pas la circulation d'une grande ville américaine, mais tout de même.

## AUTOCHTONES

Yesügei coupa le contact un peu avant d'être arrivé, car le bruit et la fumée de sa moto Guzzi incommodaient ses voisines, d'acariâtres commères. Il gara le puissant engin, racheté à un beatnik fauché, à côté des quelques Planetas qui faisaient barrière entre les immeubles délabrés de cette cité du district nord-ouest et les rangées de yourtes d'un blanc douteux, recouvertes de plastique, dont la plupart s'ornaient d'une antenne de télévision. Non loin de là, quelques chevaux tristes essayaient de brouter, sous la poussière de charbon, une herbe inexistante. Leurs sabots faisaient craquer la mince pellicule de glace qui commençait à se former sur les flaques, car dès octobre il n'est pas rare que la température tombe au-dessous de zéro.

Massif, renfrogné, l'homme fit mine de ramasser un caillou pour éloigner la marmaille aux joues gercées qui entourait sa moto et ne se lassait pas d'en admirer les roues à rayons. Les gosses détalèrent en piaillant. Il souleva le rideau de feutre sale et, murmurant machinalement quelque formule, il enjamba le seuil.

La yourte qu'il partageait avec une de ses tantes était vide. La vieille devait être en train de casser du sucre sur son dos avec les voisines les plus proches. Ici le son plaintif d'un violon, là les vibrations métalliques d'une guimbarde perçaient le brouhaha des programmes de variétés et des discussions avinées, déclenchant des accès d'aboiements rageurs.

A peine entré, Yesügei enleva son costume élimé et pas très net et enfila son *deel* et ses bottes de feutre. Il but ensuite au goulot une ou deux bonnes rasades d'*arkhi*. Il lui fallait toujours un peu du réconfort de cet alcool-de-lait local pour affronter son chez-soi. Pourtant, bien que située dans ce faubourg minable de Bayangol, la yourte était le seul habitat qui lui convînt vraiment. Hors de la steppe, une yourte, même en mauvais état, lui paraissait préférable à n'importe quelle habitation en dur des lugubres cités de l'époque soviétique, pour lui pire qu'un tombeau.

En temps ordinaire, sa tante vivait à bonne distance de la capitale, dans la région de Tsetserleg mais, quelques années plus tôt, des blizzards avaient fait chuter la température à moins 50°, décimant le bétail de sa parente et la chassant de là, de même que tous ses voisins. Elle n'avait pas eu le courage de recommencer ailleurs et il l'avait prise avec lui, d'autant qu'elle l'avait en partie élevé, quand sa mère l'avait aband...

« Ma mère ne m'a pas abandonné. Ma mère ne m'a pas... » Il ingurgita une nouvelle dose d'alcool, espérant mettre un terme à l'une des obsessions qui l'assaillaient sans crier gare. Il considéra son intérieur, qui ne présentait aucun des attraits des yourtes traditionnelles et empestait le tabac russe dont abusait sa tante. Celle-ci avait bien essayé de décorer la partie qu'elle occupait, mais du côté réservé aux hommes, le sien, on ne voyait accrochés au treillis qu'une montre russe (qui n'avait jamais marché que suspendue et était définitivement arrêtée depuis cinq ans), un calendrier porno décoré à la chinoise (à la couverture rabattue par égard pour sa tante) et une carte postale envoyée l'an dernier par une entraînuse d'Oulan Oude (une blonde bien en chair, qui évoquait le bon temps passé ensemble).

Yesügei souleva le couvercle des gamelles désespérément vides.

— *Tchort*<sup>1</sup> !

La vieille avait dû décider de faire grève. Il trouva bien une assiette avec un peu d'*aarul*, mais les boulettes de fromage séché ne lui disaient rien ce soir. Quant à aller chercher sa cuisinière chez la voisine, c'était exclu, vu que cette dernière lui en voulait à mort depuis la nuit où, ivre mort, il s'était trompé de yourte et avait tabassé sans ménagement son occupant – le fils de la dame –, qu'il prenait pour un squatter de sa propre yourte.

Il irait manger un morceau en ville, à l'hôtel Oulan Bator. Ou en tout cas y vider quelques verres. Il y avait ses habitudes, inutile de se changer à nouveau. Même usagé, son *deel* y était toléré depuis que le ministère de la Culture et du Tourisme s'était mis à la page : si on n'en abusait pas, maintenant que le costume national se faisait de plus en plus rare dans les rues de la capitale, un peu de couleur locale ne pouvait pas nuire aux yeux des étrangers.

---

1. Diable! (Du russe *Tchort vozmi*, le diable l'emporte.)

## IDENTITÉS

Agréablement surpris par la taille de leurs chambres et par les autres commodités que leur offrait leur hôtel, Larry et Ted se livraient à leur petit jeu habituel :

— C'est le top du top, non ?

— Tu l'as dit ! *Tiptop*, le dessus du panier !

— On met quelle note ?

— *A plus* : le maximum, vu que chez nous on a déjà donné, qu'en Sibérie c'était plutôt spartiate, qu'en Afrique du Sud on n'étaient pas rassurés et qu'au Canada on s'est fait bouffer par les moustiques !

— Bien parlé !

Dans la salle à manger en forme de yourte, où flottait une odeur de bouillon gras, on leur avait servi des zakouskis russes et une fondue chinoise, non sans leur faire miroiter des plats mongols « typiques » pour le lendemain.

— Pas terrible mais mangeable, avaient-ils décrété tout en se gavant.

Ces braves types ne s'en rendaient sans doute pas compte : ce simple menu était le reflet du passé politique de ce pays, où ils n'étaient venus que dans le seul but de chasser. Pourtant, dans le vaste hall de l'hôtel Oulan Bator, où les Américains se faisaient maintenant servir un café arrosé, dans ce hall aux dimensions impressionnantes qu'ils considéraient d'un air bon enfant, un œil

plus averti aurait pu, à travers les scènes qui s'y déroulaient, avoir conscience d'assister à la représentation d'un drame, celui toujours actuel du pays mongol, se déroulant depuis des siècles, joué par les mêmes acteurs, à quelques variantes près.

Tous les protagonistes étaient présents.

Un groupe de Russes. Plus du tout de ces anciens militaires ou fonctionnaires rigides qui veillaient jadis à l'ajustement et au maintien du carcan, non, des entrepreneurs en bâtiment prospères, des hommes d'affaires très à l'aise, pleins de l'importance que leur conférait le pactole lié aux livraisons de pétrole.

Une bande de Chinois. Non pas de ces usuriers impitoyables qui avaient asservi les Mongols à coups de dettes inextinguibles, de celles dont on héritait et dont les intérêts étaient payables en bétail, mais d'élégants quadragénaires, industriels ou ingénieurs, venus pour mener la grande vie et pour assouvir la boulimie minière de leur mère patrie, en raflant au passage les quelques concessions qui leur faisaient encore défaut.

Murmures ou éclats de voix, on pouvait distinguer au moins cinq langues. On n'assistait ici qu'à des rapports policés et courtois. Certes, les Mongols présents n'étaient plus ces bons sauvages ou ces terrifiants barbares – au cours des siècles les opinions avaient souvent fluctué, beaucoup divergé –, c'étaient des gens bien dans leur peau, fiers de leur modernité et de leur capacité à négocier avec les uns et les autres sur un pied d'égalité, tout en recevant avec urbanité des touristes ravis. Oublié le temps où, pris en tenailles entre ces excellents joueurs d'échecs russes et ces éminents joueurs de go chinois, les Mongols, eux-mêmes admirables joueurs d'osselets, redoutables archers et impeccables cavaliers, ne connaissaient jamais le répit.

On échangeait des *khadag* blancs comme neige ou bleus comme le ciel. L'alcool coulait, généreux et intarissable.



Dans un coin, quelques lamas, ecclésiastiques mondains, élégamment drapés dans leurs robes lie de vin, et pétris d'une apparente bienveillance, attendaient le moment de régler quelque affaire.

Les flashes des photographes officiels crépitaient : ils s'assuraient de bien recenser en images tous les étrangers, ne faisant que reproduire ce qui se passait déjà à la cour des khans mongols, lesquels commandaient à des artistes chinois le portrait de chaque voyageur étranger de passage. Si l'un d'eux s'enfuyait après avoir commis un délit, il suffisait pour l'arrêter de faire circuler son effigie par toutes les provinces. On dirait que certains usages ont la vie dure et traversent le temps !

Larry clignait des yeux et prenait un air avantageux. Ted l'avait compris : son pote avait repéré l'une des hôteses. Lui-même avait remarqué que parmi les nombreuses filles en *deel*, qui servaient à boire et passaient des comptiers de sucreries, deux ou trois n'étaient pas là que pour cela.

Larry cessa un instant de faire le coq pour observer à l'écart une table de jeunes gens très occupés. Quand il reconnut leur guide, il en conclut qu'ils devaient être en train de préparer le programme des jours suivants et jugea l'organisation excellente.

Pour la énième fois, on vint leur proposer un toast. A l'Amérique, à l'amitié entre les peuples, à leur séjour, à leur succès à la chasse. Tout servait de prétexte à boire et il semblait en aller de même à chaque table. Quand ce n'était pas un petit verre cul sec de bienvenue, c'en était un pour triompher de la longueur et de la rigueur de l'hiver à venir. Ici, on buvait parce que c'était la « fête », ailleurs, dans des lieux moins sélects, par désœuvrement ou dénuement. Quelle que fût la raison, on buvait.

Ted lui aussi buvait tranquillement mais avec constance. Il détaillait, avec un amusement teinté du

respect qu'il éprouvait pour toute entreprise, les photos agrandies représentant toutes sortes de chantiers en activité: le début du creusement d'une autoroute; l'ouverture d'une mine de cuivre; la statue gigantesque de Gengis Khan hérissée d'échafaudages...

Larry, lui, regardait les filles avec de plus en plus d'insistance. La musique sirupeuse, un pot-pourri de vieilles rengaines, lui donnait des envies de danser, enfin pas seulement. Il cherchait la jolie fille aux cheveux châains qui lui avait tapé dans l'œil, elle avait disparu. Il admira une fois de plus les *deel* de cérémonie, riches étoffes, couleurs harmonieuses, larges ceintures.

— J'aime bien leurs tuniques. Ces gens-là ont un certain chic, pas vrai?

— Ouais, à part ce clodo qui vient d'entrer et se dirige vers le bar avec de drôles de bottes retroussées...

Larry eut un début de fou rire et, encouragé, Ted embraya:

— Et son petit bitos, vise le bitos!

Ils reprirent leur sérieux et Ted se fit magnanime:

— C'est vrai que c'est beau ces *deel*. Même tenue pour les hommes et les femmes. Pourtant, on en voit moins que je n'aurais cru. *Hey, buddy*, ces gens sont simples. Leur langue aussi me botte. Facile comme tout! Robe, c'est *deel*, yourte, c'est *ger*... Ils ne se foulent pas les mecs, mais moi ça me va, c'est *cool*!

Larry le dévisagea. Il aurait préféré un compagnon moins débile. Mais Ted était bon garçon et c'était surtout une fine gâchette. « C'est tout ce qui compte », se dit Larry. Il avait un peu forcé sur l'*arkhi*, qui se boit comme de l'eau et qui, dans le fond, n'est rien d'autre que de l'eau-de-lait. Quelques couples tournoyaient, les partenaires appuyés l'un sur l'autre, comme s'ils étaient très amoureux ou trop soûls pour tenir tout seuls.

Larry qui mourait d'envie de danser avec l'hôtesse au sourire mutin la cherchait des yeux. Figés sur la piste, les danseurs ne se séparaient pas, même pendant les pauses. A la première valse ou plutôt au premier slow, Larry attaquerait. Ce fut du jazz et plutôt bien joué, ce qui le surprit agréablement. Les trémolos du saxo conjugués aux effets d'un dernier verre le mirent dans une transe amoureuse. Où était donc passée la fille ?

Alors qu'il se dirigeait vers le bar, Yesügei avait lui aussi repéré les deux Américains qui le suivaient des yeux en rigolant. Lui-même chasseur, il n'éprouvait que mépris pour le genre de chasse arrangée et payante, pratiquée par les visiteurs.

Yesügei s'approcha d'un homme en complet gris, accoudé au comptoir, en train d'écluser un cruchon d'eau-de-vie. C'était le détective de l'hôtel.

— Tiens, prends-t'en une petite.

Yesügei avait sorti sa tabatière – rien de tel comme entrée en matière – et la tendait à l'autre, bien visible à plat dans la paume de sa main droite, coude soutenu par la gauche. Ils prisèrent en silence avec la fraternelle gravité qu'engendre ce rituel.

— Ces types-là feraient aussi bien de rester chez eux et d'envoyer les dollars, en échange de quelques trophées, qu'on leur ferait parvenir soigneusement emballés, plaisanta Yesügei avec un signe de tête vers les chasseurs américains.

La blague était éculée, mais le détective était du même avis, les devises suffiraient, pas besoin de venir jusqu'ici.

Ensuite, pendant un bon moment, ils observèrent en silence le grand hall, conscients, eux, en tant qu'indi-gènes, de la pièce allégorique qui se jouait sous leurs yeux : un acte, parmi tant d'autres, de l'histoire du pays. Russes et Chinois qui, par le passé, faisaient penser à des

chiens se disputant la Mongolie qu'ils tiraillaient comme un vulgaire chiffon, de leurs mâchoires avides, aujourd'hui, s'ils étaient toujours là, c'était pour en tirer quelque avantage supplémentaire.

Probablement guettés par la cirrhose ou le delirium tremens mais insoucians de leur sort, les vieux copains parlaient peu. Ils buvaient avec application, s'empoisonnant consciencieusement, échangeant parfois une plaisanterie sur les vengeances ordinaires des Mongols, à qui il arrivait de laisser sciemment saccager par leurs bestiaux les cultures maraîchères des Chinois, une vieille rouerie. Ou bien ils évoquaient les inventions sans fin des Russes, qui arrivaient à fabriquer de la bibine à partir de n'importe quoi.

L'alcool de genièvre, offert ce soir par le détective, tapissait agréablement le gosier de Yesügei. Plein de goût, agréablement fort, bien plus doux tout de même que ces eaux-de-vie frelatées que procurait la contrebande russe ou que concoctaient, suivant les recettes les plus insolites, les soiffards déshérités des bidonvilles. A base d'antigel, de liquide de frein, de pneus, d'alcool médicinal modifié, de produits ménagers. D'ignobles tord-boyaux, à côté desquels l'alcool de pomme de terre ou de betterave devenait un nectar vitaminé, bon pour la santé.

Le détective eut un mal fou à se remettre debout, c'était l'heure de sa ronde.

— Discrétion et vigilance, lui lança Yesügei, en tortillant une moustache imaginaire.

Lui demeura juché sur son tabouret, à siroter, en contemplant – pure déformation professionnelle – la surface brillante du comptoir, maculée d'empreintes de doigts. Tout à l'heure, quand il se sentirait suffisamment imbibé, il se mettrait en quête d'une bonne fortune. Car Yesügei était ainsi : gros buveur, il devenait lubrique dès qu'il avait fait le plein et se jetait alors sur n'importe quelle femelle.

Peu lui importaient son âge, sa corpulence, pourvu qu'elle fût à peu près consentante. Mais, une fois dégrisé, s'il se rappelait ses derniers ébats, il éprouvait surtout du dégoût, autant pour lui-même que pour sa conquête, et crachait avec vigueur.

Ce genre de frasques lui valait toujours des lendemains difficiles : soit sa partenaire, elle-même honteuse, ne lui adressait plus la parole, soit elle l'insultait, le traitant de « verge d'âne », sans qu'il sût si c'était au sens propre ou au sens d'ahuri. Soit encore – c'était plus rare – elle devenait plus collante que la super-glu à réparer les selles et le suivait « comme la rate adhère à la panse », « comme le taon d'été s'attache à la croupe du cheval » !

Au bout de plusieurs heures, après avoir vaguement vu l'un des Américains embarquer l'une des hôtesses et alors que le bruit des aspirateurs des femmes de ménage commençait à se faire entendre, il décida de vider les lieux. Le degré atteint par sa cuite était tel qu'il lui fallut un certain temps pour comprendre que ce qui brillait si fort, au loin, c'était le reflet de la lune sur le crâne en bronze du camarade Lénine. Pour récupérer sa moto, il fut contraint de traverser une partie de la place à quatre pattes – il n'était d'ailleurs pas le seul à ramper –, et il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour contourner la statue de Sükhbaatar, sous l'œil indulgent du père du communisme mongol.

S'il devait rentrer chez lui bredouille, il lui faudrait : un, ne pas se tromper de yourte ; deux, ne pas tenter de sauter sur la première venue. Par exemple l'autre voisine, celle qui l'avait pris en grippe le jour où, entre deux vins, il avait voulu l'aider à monter sa yourte en passant du côté féminin. Une transgression impensable, qui l'avait encore plus irritée que ses mains baladeuses. La gifle qu'elle lui avait administrée avait dû s'entendre jusqu'aux plus hauts sommets de l'Altaï.